

Les vacances de Maurine



Les vacances de Maurine

-Charline88 -

30 septembre 2026



Sortie en soirée

Onze longs mois de boulot pour quelques jours de vacances. Les derniers moments de ce début juillet me voient entasser dans les valises tout ce dont nous allons avoir besoin pour un dépaysement total. Marc, lui, insouciant comme chaque fois, ne veut surtout se mêler de rien. Comme ça, s'il manque à l'arrivée un truc, ce sera uniquement de ma faute, et je ne pourrai ainsi m'en prendre qu'à moi. D'un autre côté, je préfère qu'il ne reste pas dans mes pattes. Au sens propre du terme, mais aussi au figuré. Pas que je sois vraiment réfractaire au petit jeu de la bête à deux dos, mais je tiens à me concentrer sur ce que je fais.

Je sors donc de notre dressing nos vêtements pour des vacances de rêve, là-bas, à huit cents kilomètres de la maison, dans une location superbe du sud de notre bonne vieille France. Une belle maison que met à notre disposition un ami qui, lui, cette année s'envole pour les Baléares. Et Marc et moi avons tout de suite été séduits par ces pierres de caractère, mais également par le calme d'un endroit au cœur d'une Provence que nous connaissons peu. De plus... la piscine, qui forme comme une perle bleue au milieu d'un écrin de verdure, nous a laissés pantois immédiatement.

Alors que s'alignent sur mon lit slips et maillots de bain, je coche au fur et à mesure sur une liste longue comme mon bras ce qui est noté sur celle-ci : pas question de courir les magasins pour faire des courses autres qu'alimentaires. Les vacances, c'est repos absolu pour moi, et j'espère bien en profiter au maximum. Et puis, ce que je lui refuse là, à mon petit mari qui tourne en rond, nous le rattraperons sur place. Le départ est prévu pour demain à cinq heures du matin, et tout se doit d'être prêt, bien rangé dans les bagages serrés dans le coffre de la voiture.

★

Je cède tout de même, lorsque ledit coffre est refermé, aux avances de plus en plus poussées de Marc. Lui et moi, une longue histoire qui a débuté sur les bancs de l'école communale, relique d'une jeunesse qui s'éloigne toujours un

peu plus au fil des années. Une quarantaine bien entamée qui nous voit flirter avec le milieu de celle-ci, avec toujours en ligne de mire un avenir prometteur ensemble. Il a un an de plus que moi, et je reste cette amoureuse transie des débuts. Il faut dire que ce mari dévoué porte beau ses quarante-six piges et que toutes ses attentions me sont dévolues. Sa chevelure un zeste plus blanche, quelques rondeurs naissantes dues à l'âge, tout me plaît encore chez cet homme !

Le mien, donc ! Et puis la tendresse, à défaut de la fougue de nos jeunes années, nous offre encore des instants magiques. Celui que nous nous octroyons là, nos préparatifs de départ terminés, est sans doute aussi une manière de calmer nos nerfs exacerbés par l'imminence de cette route à faire. Les kilomètres ne m'inspirent pas, contrairement à la résidence qui nous attend au milieu des oliviers et des cigales provençales. Si le début de nuit est agité pour des raisons purement sexuelles, mon sommeil n'est troublé par aucun rêve, ou alors je n'en garde aucun souvenir. Et c'est comme ça qu'à l'heure dite je me retrouve au volant pour faire une première partie du chemin.

Le long ruban d'asphalte déroule gentiment autour de nous un paysage encore ensommeillé. Direction le soleil et le repos, bien mérités après ces mois durant lesquels nous avons bossé d'arrache-pied. Nous n'avons pas d'enfant, pas par volonté délibérée, juste parce que c'est la vie qui ne l'a pas permis. Mais je ne m'étends plus depuis longtemps sur un sujet trop sensible à mon cœur. Nous quittons peu à peu les paysages familiers pour d'autres biens mornes qui encadrent les autoroutes que nous empruntons. Petites pauses toutes les deux ou trois heures, histoire de se dégourdir les jambes ; l'occasion également de prendre un café et rompre la monotonie du voyage.

Il est environ quinze heures lorsqu'enfin nous touchons au but de notre long périple. Lilian, l'ami de Marc et heureux propriétaire de ce merveilleux mas provençal est là qui nous attend sur le perron. Il a un signe de la main à la vue de notre berline qui soulève la poussière de son chemin. En premier lieu, ce qui nous accroche tout de suite les narines, ce sont ces effluves si spéciaux de cette région que nous méconnaissions. J'ai immédiatement la curieuse impression que je viens de mettre le nez dans un sachet d'herbe de Provence. Curieux mélange de thym, de serpolet et de je ne sais quoi d'autre d'indéfinissable. Comme si nous atterrissions chez « Ducros » ! Enfin, les sons qui nous parviennent également, je ne sais les définir avec exactitude.

— Bonjour, Marc. Bonjour, Madame, vous avez fait bonne route ?

— Oui... nous ne nous sommes pas trop pressés. Et puis en semaine, il y a moins de monde sur les routes.

— Un peu plus de poids lourds aussi...

— Ouais ! Enfin, l'important c'est d'arriver à bon port et nous voilà. C'est... tout bonnement époustouflant, chez toi. Je te présente mon épouse ; je ne crois

pas que tu connaisses Maurine. Maurine, voici donc Lilian, ce fameux copain d'armée dont je te rebats les oreilles depuis que nous avons décidé de passer nos vacances chez lui.

— Enchanté alors, Maurine, de faire votre connaissance.

— Oh, tu peux la tutoyer ! N'est-ce pas, ma chérie ?

— Oui ! Oui, bien sûr, et je suis heureuse de faire votre... ta connaissance. C'est vrai que c'est bien différent de chez nous. C'est gentil de nous prêter votre belle maison.

— Vous êtes ici chez vous. Par contre, Marc, je suis chez ma mère pour le moment. J'ai dû différer mon voyage de quinze jours.

— Ah bon ? Un problème ?

— Moi non, mais apparemment les aiguilleurs du ciel sont en conflit avec leur boss. Plus rien ne vole, et mon séjour est de ce fait reporté d'une petite quinzaine. Rien de bien grave...

— Zut alors ! Et du coup, tu loges chez ta mère à cause de notre arrivée ?

— Ce n'est pas un drame, elle m'a toujours bien supporté. Et puis tu sais comment sont les mamans... elles adorent voir leur gamin à la maison. Elle oublie que j'ai bientôt cinquante balais. Pour elle, je suis resté son grand gosse.

— Tu es certain que nous ne dérangeons pas ? Parce que nous pouvons aussi aller loger à l'hôtel les quinze jours qui viennent.

— Mais non ! Une parole est une parole, et je ne suis pas à la rue. Vous vous installez, et je repasse dans la soirée pour boire un verre, avec vous.

— Comme tu veux, Lilian. Ça me fait sacrément plaisir de te revoir. Ça fait un bail, hein ?

— Ça, tu peux le dire... un drôle de loustic que vous avez déniché là, et un sacré pote aussi.

— Je croyais que le « tu » était de rigueur ? Tu as changé d'avis ?

— Non, non décidément, encore une gaffe... Tu es superbe, Maurine ; fais comme chez toi.

— Tu veux que nous te fassions un état des lieux, Lilian ?

— Allons, Marc, tu ne vas pas embarquer la vaisselle ou les meubles. Et puis... je sais qui tu es, et ta droiture. Tu sais, Maurine, ce gaillard-là n'arrêtait pas de parler de toi pendant notre service militaire. Nous étions tous amoureux de toi sans jamais t'avoir vue... autrement qu'en photo.

— Parce qu'en plus il vous montrait des photos de moi ?

— Hé, vous deux... Ma parole, Lilian, tu dragues ma femme !

— Ben... franchement, si un jour tu es libre... Maurine, ma maison t'est ouverte.

La plaisanterie met tout le monde de bonne humeur. Ce premier contact avec ce type est du genre sympa. Et dès qu'il tourne les talons, après nous avoir fait

visiter son royaume, toi et moi nous prenons possession de la maison. Installation qui débute par le déballage de nos bagages. Et puis je fais quelques pas qui me mènent vers cette goutte d'eau d'un bleu pur, noyée au beau milieu des ocres du paysage, sertie de camaïeux de vert. Enivrée par les arômes subtils que me distille la terre, je suis aux anges. Marc, au bout de cinq minutes, s'approche de moi, et sa main qui entoure mon épaule me serre contre lui.

— Un petit paradis, tu ne crois pas, ma chérie ? Tu n'as pas envie de piquer une tête ?

— Je n'ai pas mis mon maillot... mais c'est vrai que la piscine est tentante. Un sacré coin ! Il a de la chance, ton pote Lilian.

— Parce que tu as besoin d'un maillot pour te baigner ? Nous sommes seuls au monde ; alors...

— ... ? Tu n'es pas en train de suggérer que nous nous baignions à poil, par hasard ?

— Ben... tu y vois un inconvénient ? Il n'y a pas un chat aux alentours.

— Et ton ami ? Il n'a pas dit qu'il viendrait prendre un pot ? S'il s'amène et nous trouve à poil dans cette flotte ?

— À ce propos, comment tu le trouves, Lilian ? Un bon gars, tu sais !

— Ouais... un peu dragueur sur les bords, non ? Mais tu as raison, il est encore bien foutu pour son âge.

— Son âge ? Mais il est de ma classe... Tu veux dire que nous sommes des vieux ? Tu plaisantes, là...

— C'est bien ce que je dis... Hé, qu'est-ce que tu fais ?

Je n'ai guère le loisir d'en demander plus que déjà ses deux bras s'entrouvrent pour me donner une bourrade. Finalement, je vacille, tente de garder mon équilibre, et fais un quart de tour sur cette margelle qui entoure la nappe azurée. Mes mains cherchent un truc auquel se raccrocher, et comme elles ne happent que du vide, je chute gentiment, tout habillée, dans le bassin. Lui, sur le bord de la piscine, se marre comme une baleine. Bon, je prends le parti d'en rire aussi. Mais je sors tout de même de la flotte. Inutile de dire qu'il vient de ruiner ma tenue, et surtout mes chaussures. Il ne me reste donc plus qu'à me dépouiller de toutes mes fringues trempées.

Ces gestes pour retirer tout ce qui colle à ma peau, Marc les répète exactement de la même manière sur lui. Et nous sommes quelques secondes plus tard à égalité totale. Sa nudité n'a rien de choquant, à cette exception près qu'il est en érection. M'envoyer à la baille lui a donc mis la trique ? À moins que ce ne soit à cause de celle-là qu'il l'ait fait. Et c'est bel et bien de concert cette fois que nous plongeons dans le bain extérieur, aussi nus qu'au jour de notre naissance. Avec juste cependant quelques poils qui sont venus depuis orner nos pubis. La piscine est suffisamment large et longue pour que nous puissions nager. Alors, pourquoi s'en priver ?

Et mon facétieux mari prend un malin plaisir à venir me frôler, se frotter à moi avec les mains baladeuses. Ce qui bien évidemment nous amène à nous retrouver une fois encore l'un contre l'autre et l'envie chevillée au corps. Des vacances qui débutent d'une bien jolie manière, et je dois dire que j'apprécie ces câlins aqueux distillés avec juste ce qu'il faut de doigté pour que je sois en transe. Il prend appui contre la paroi du bassin dans un endroit où il a pied, et c'est donc vautrée contre lui que je monte et descends, avec ses mains sous mes fesses pour donner le tempo, le rythme. Merveilleuse sensation de liberté, de légèreté, et surtout l'endroit pour faire crac-crac est un paradis.

Avec le soleil, les oiseaux et la nature pour seuls témoins, je jouis sans faux-semblants. Après tout, c'est trop bon, et puis je suis amenée au point de non-retour par les caresses terriblement ciblées de mon homme. Ses attentions font des merveilles, alors pourquoi retenir mes gémissements qui lui procurent le sentiment d'être le maître du jeu, alors qu'en fait c'est bien moi, de mon ventre, qui mène la danse ? Et notre ballet aquatique devient sublime. Avec lui, une montée d'un plaisir si violent qu'il ne m'est bientôt plus possible de ne pas râler bruyamment. Une chance que nous n'ayons aucun voisin dans un environnement proche. Un lâcher-prise quasi total qui ne peut que m'être salutaire.

★

Lilian, l'ami de mon mari, est là. Chemisette fleurie et short décontracté, un juilletiste avec qui nous buvons un verre dans sa belle demeure. Dès que Marc s'éloigne du bord de la piscine pour aller quérir verre et bouteille de blanc bien frais, je sens sur moi s'appesantir les quinquets du gaillard. Il faut dire que je suis restée, après notre rodéo sauvage dans l'onde douce, assez peu vêtue. Un maillot de bain deux pièces qui ne garde vraiment que l'essentiel camouflé aux regards du visiteur. Forcément, il lorgne en loucedé sur ce qui tend les bonnets remplis.

La bouteille de blanc qui a voyagé aussi de notre région à la Provence se boit bien. Elle a retrouvé une certaine fraîcheur dans le réfrigérateur et, mon Dieu, c'est un pur bonheur que de sentir couler dans nos gorges ce nectar divin. Je ne sais pas si c'est pour m'épater, mais ce gars est vraiment très loquace. Et bien sûr, les souvenirs pourtant lointains des deux cocos reviennent sur le devant d'une scène, pimentant les retrouvailles. Je me laisse couler dans le bien-être d'un transat en bord de bassin.

Le soleil, la fatigue du voyage – et puis je l'avoue, un verre de vin – le tout allié à ce corps-à-corps fabuleux, un ensemble vertigineux qui a presque raison de mon attention. Et je sombre lentement dans une somnolence qui m'écarte des récits des deux guerriers. C'est la main de Marc frôlant mon bras qui me rappelle que nous ne sommes pas à la maison, et encore moins seuls.

— Qu'en dis-tu, ma chérie ?
— Hein ? Ah, pardon... je crois que je me suis un peu assoupie. Tu me disais ?
— Ben... Lilian propose que nous sortions pour aller dîner en ville. Tu es pour ou contre cette idée ?

— Oh... je n'en sais rien ; je suis crevée : la route, et puis...

— Oui ? Je me doute que tu as envie de tranquillité, mais nous n'en avons pas pour très longtemps, et puis ce n'est pas loin : dix minutes tout au plus en voiture. Allez !

— Laisse-toi tenter. Marc est partant. Dans moins d'une heure, vous serez de retour.

— Je vois, vous avez donc tout prévu...

— Une pizza... ma chérie, juste une pizza. Ça va nous éviter de cuisiner ici et de faire la vaisselle. Tu es aussi en vacances, non ?

— Bon... une pizzeria pas trop huppée ?

— Non, je t'assure, Maurine. Tu n'as pas vraiment besoin de te fringuer comme pour une soirée mondaine.

— Ouais... je vais passer une jupe et un tee-shirt et mettre des chaussures... par contre, la paire qui va bien avec la jupe a souffert d'un petit accident...

— Fais, fais ma belle, nous t'attendons. C'est Lilian qui conduit... prends ton temps.

En filant vers la maison, j'ai une courte hésitation : garder mon maillot de bain ou pas ? J'opte finalement pour mettre une culotte, et surtout pour laisser libres mes seins sous le coton qui voile ma poitrine. Je dégote aussi des pompes plates, et me voici prête pour une dînette improvisée. Je rejoins les deux lascars qui sont toujours le derrière posé sur leurs sièges, au bord de la piscine. Je sens les regards appuyés des compères qui jaugent ma silhouette. Un large sourire illumine la bouille de mon mari. Je me demande bien ce que peut en penser le deuxième larron... Et nous voici donc en goguette, direction le village voisin.

C'est vrai que ce n'est pas trop loin. Cinq minutes en voiture sur une route déserte. Et apparemment Lilian a ses entrées dans cette baraque où ça sent bon la bouffe. Sans que j'aie mon mot à dire, une autre bouteille de pinard arrive sur notre table, et le serveur qui vient de la déposer prend notre commande. Je n'ai guère l'habitude d'abuser du bon vin ni des bonnes choses en général, mais là, le contenu de la bouteille est italien ; et puis zut, nous sommes en vacances. Alors ceci explique cela. Je me laisse aller à écluser un peu trop, et trop rapidement, sans doute, ce qui fait que je suis, malgré la pizza, légèrement pompette. Et cette ivresse passagère me fait oublier la bienséance.

Oh, je ne me comporte pas de manière bestiale ou animale, non. Mais les rares fois où cela m'est arrivé d'être saoule, je suis du style « mouton » et fais souvent ce que la majorité décide. Alors lorsque les deux loustics décrètent de terminer la soirée dans une boîte du coin, je ne récrimine nullement et suis

même la première à applaudir l'idée d'aller danser, et c'est ainsi que je me retrouve sur la banquette arrière du véhicule qui roule vers une destination inconnue.

Dans l'habitacle, le chauffeur et son passager discutent calmement. Je ne tiens pas plus que cela à écouter leur conversation, d'autant qu'elle traite d'un temps qui m'est absolument étranger. Alors, lorsque nous arrivons sur le parking de la discothèque – elle aussi paumée en pleine cambrousse – je nage un peu dans un flou artistique. C'est Lilian qui m'ouvre la portière et me donne la main pour entrer dans les lieux. La musique n'est pas agressive ; je m'attendais à pire. Il n'y a pas non plus une foule énorme, et la piste de danse peu encombrée reste dans la pénombre.

Sur une estrade en bout de parquet, un quatuor de musicos distille des airs entraînants ; nous cherchons des yeux une place sur les banquettes qui entourent la piste. C'est donc tout naturellement en direction d'un canapé de velours libre dont la couleur m'échappe que nous nous engageons. Sur notre droite, un bar assez conséquent où sont attablés quelques solitaires aux traits indistincts. Et Marc s'empresse de nous abandonner, son pote et moi, pour aller chercher des boissons. Bien entendu, il nous a demandé au préalable ce que nous voulions. Et son retour avec un plateau et trois verres, lesquels accompagnent une bouteille de scotch n'augure rien de bon. Gare à la fin de soirée, voire aux maux de tête de demain ! La peur n'évitant jamais le danger, je fais alors comme les deux garçons : je lève mon verre pour fêter le début de nos congés, pour louer aussi ce coin de paradis. Et l'alcool fort qui coule contre ma glotte devient lave dans mon estomac. Mais je me sens parfaitement à l'aise, franchement. Quelques couples se lovent sur l'espace dédié à la danse alors que les musicos entament une série de slows.

— Tu dances, ma chérie ? Ça fait un bail que ça ne nous est pas arrivé...

— ... ? Hein ? Parle plus fort, j'ai du mal à t'entendre...

— Viens !

Il prend ma main et me tire vers le centre du parquet où se trémoussent lascivement des duos de danseurs. Nous nous joignons à ces guincheurs qui tournent sur les accords doux de slows sympas. Je me laisse guider ; quant à Marc, il me frotte bougrement plus que nécessaire. L'alcool aidant, mes sens ne sont pas insensibles à sa façon de me chauffer ; je dirais même qu'ils amplifient l'exaspération d'une envie latente, et je me laisse bercer par ce qui me chatouille outrageusement. Sa main, par exemple, qui de mon dos glisse bien plus bas. En temps normal et au milieu d'autres personnes, je l'aurais remontée ou repoussée avec vigueur ; mais là, rien de tout ça : pire encore, je me trémousse de manière à en sentir encore plus la présence. Comme quoi il est facile de se sentir à l'aise ; l'alcool me rend euphorique.

Lorsque prend fin la longue série de « frotti-frotta », nous regagnons la banquette où Lilian fait tapisserie. Il ne fait aucun commentaire, et je suis bien loin de comprendre qu'il a dû voir par instants les attouchements pas très subtils que Marc m'a prodigués.

— Tu n'as pas trouvé de cavalière pour aller faire un slow ou deux ?

— Je n'ai pas non plus cherché, à vrai dire. Vous étiez magnifiques, tous les deux. Un sacré beau couple ! Et toi, Maurine, tu dances divinement.

— Merci.

La bouche pâteuse, je manque à cet instant de répartie, mais surtout de spontanéité pour lui faire une réponse adaptée. Assise entre les deux sur le divan, j'ai d'un côté la cuisse de Marc qui se colle à la mienne, et de l'autre celle de Lilian que je m'efforce de tenir à distance raisonnable ; un exercice périlleux et complexe. La bouteille de scotch se laisse vider un peu plus encore en nous servant une autre rasade généreuse. Bien sûr, je ne renâcle pas et ne laisse pas ma part au chat. Ce qui ne fait que réamorcer la cuite qui profile sa gueule de bois pour moi. Quand on aime, on ne compte plus, je le reconnais.

Je ne cherche toujours pas à me mêler de leurs aventures du temps passé, mort, qui ne reviendra plus. Je ne réalise pas de suite que les minutes s'égrènent à une vitesse « grand V ». La musique me rentre par tous les pores de la peau ; il est naturel dans ce genre de soirée que les morceaux s'enchaînent les uns aux autres, ce qui nous ramène fatalement à une nouvelle série de slows. Et immanquablement son pote Lilian m'invite à aller jamboter en sa compagnie. Marc, mon mari, reste de marbre, comme si c'était normal que ce soit au tour de son ami de me conduire sur la piste. Et je n'y vois pas non plus matière à fouetter ce chat à qui je n'ai pas donné à boire mon verre, ce qui fait que je suis de nouveau sur le parquet et que je rassemble toutes mes attentions pour suivre ce cavalier inconnu.

Il garde sa patte sur mon épaule alors que de l'autre il me fait tourner. Et pourquoi ai-je l'impression qu'il fait des tas d'efforts pour ne pas laisser son ventre se coller au mien ? Des efforts bien mal récompensés et qui ne sont pas tous couronnés d'effets. De temps en temps sa joue vient effleurer la mienne, ce qui me permet de humer son parfum : rien d'anormal lorsque l'on danse des slows, une musique faite pour les amoureux et qui permet un rapprochement des corps.

Ouais, mais je me suis un peu embrouillée dans mes pas, ce qui doit l'amener à songer que je le fais peut-être exprès, ce qui n'est bien évidemment pas le cas. Par contre, ses hésitations tendent à me prouver que je ne le laisse pas indifférent, et à diverses reprises je sens un truc qui n'est sûrement pas le manche de son couteau. Je n'arrive pas vraiment à me faire à l'idée que je danse avec un type qui bande... et qui plus est, pour moi. Ou à cause de moi serait plus juste. Je n'ai rien fait pour véritablement l'aguicher, mais je dois me rendre à

l'évidence : ce type a une grosse envie. Alors il me tarde d'écourter cette excitation bien involontaire.

Pourtant, sur la piste les notes continuent de virevolter, alors je suis le mouvement imprimé par la musique. La joue, du coup, je la trouve bien incongrue lorsqu'elle revient à la charge ; comment échapper à ce frottis imposé par notre logeur ? Tant bien que mal, je garde mon calme. Enfin... je fais celle qui ne comprend pas ; l'alcool m'aide-t-il en cela ? Pourquoi est-ce que dans ma tête, sous ma tignasse brune, un signal s'est-il d'un coup mis en branle ? Je dois reculer mon bassin deux ou trois fois supplémentaires dans les minutes qui suivent pour ne pas trop avoir le ventre pressé contre... ce que j'imagine gonflé de sang.

Un soulagement, ces quelques pas où désormais détachée de mon cavalier, je file tout droit vers Marc. A-t-il seulement la moindre idée de ce qui vient d'arriver sur ce bout de piste ? Je ne peux décemment faire part à mon mari de l'engin qui m'a collé au bas-ventre. Et puis je ne tiens nullement à être un sujet de discorde entre ces deux-là, qui s'entendent comme larrons en foire. Il n'y a pas non plus mort d'homme : Lilian n'a eu aucun geste équivoque, et j'en arrive à me demander si je n'ai pas tout bêtement rêvé ces frictions de nos bas-ventres. On ne sait jamais avec les degrés qui m'enflamment le ciboulot !

— Ça va, ma chérie ? Lilian ne t'a pas trop écrasé les orteils ?

— Hein ? Ah non ! C'est un bon danseur...

— Merci, Maurine. Mais toi aussi tu es une cavalière émérite.

Il a dit ces mots en forçant un peu pour que sa voix couvre le bruit que font les musiciens. J'en profite pour poser une question à laquelle je sais que toi, Marc, tu ne peux pas répondre :

— Il y a des toilettes ici ? J'ai besoin de me refaire une beauté...

Alors tout naturellement notre hôte m'indique un endroit proche du bar.

— Il y a des escaliers là-bas sur la gauche du zinc ; ils mènent au sous-sol. Tu y trouveras ce dont tu as besoin.

— Merci !

Fin de soirée mouvementée

Ce merci se perd dans un signe de la tête alors que je décarre vers le lieu indiqué. J'ai surtout envie d'être au calme pour réfléchir à ce qui me tourne la boule. Je me dis que je deviens cinglée. Un pote de mon mari me fait faire trois slows et je suis comme sur des charbons ardents... J'imagine – que dis-je, je suppose – une sorte de plan pourri entre les deux amis. Et puis je dois aussi me remettre de mes émotions. Parce que mine de rien, ce gaillard, à force de frotter contre moi son machin, il m'a mis le feu au... derrière. J'ai une sueur pas possible. Et enfermée dans une cabine des toilettes, je constate que mon esprit a fait réagir véritablement mon corps.

Je me ravise en songeant que j'étais peut-être déjà dans cet état après les premiers pas faits en compagnie de mon Marc ; lui aussi s'est montré plutôt « chaud lapin » lors de notre passage sur le parquet. Bon, rien à redire puisque lui a un droit de cuissage permanent. Mais son pote ? Comment expliquer que lui aussi se soit mis à bander en m'entraînant dans les mesures orchestrées des musicos ? Et merde ! Je me fais sans doute un film. Alors je passe ma main sous l'eau tiède du robinet et m'en tamponne le cou. Je dois pourtant me rendre à l'évidence : je voudrais bien être rentrée... pour faire l'amour avec Marc.

Je refais le chemin inverse, traversant l'espace ennuyé de la salle pour rejoindre les deux loustics qui viennent de se resservir. Ils m'ont aussi reflaqué une large rasade, et me voici dans l'obligation de trinquer avec les loulous qui semblent heureux. Je bois donc, trop rapidement, une nouvelle dose de plusieurs degrés d'un breuvage âpre puis je décide qu'il est temps de mettre fin à cette virée qui tourne à la cuite pour moi.

— Bon, Marc, il est temps que nous rentrions, tu ne crois pas ? Je suis lasse et j'ai sommeil.

— ... ! Hein ? Tu veux que nous allions nous coucher ?

— Je ne sais pas pour toi, mais moi j'ai besoin de sommeil ; oui, je suis morte, et puis picoler dans ces conditions...

— Pas de souci, Marc : Maurine a raison. Nous pourrions refaire une sortie dans les prochains jours. Je suis encore là pour deux semaines, et vous deux un peu plus longtemps. Alors pas de souci particulier.

Ouf ! Il est de mon côté dans cette affaire, alors nous reprenons le chemin de sa maison. Il conduit avec un taux élevé d'alcool mais ça ne me préoccupe pas plus que cela. Je n'y songe que lors de notre arrivée sur le parking où nous nous rangeons.

— Merci pour cette délicieuse soirée, merci à vous deux.

— Attends, Lilian ; tu ne vas pas filer comme ça. On s'en jette un petit dernier encore avant que tu rentres chez ta mère ?

— Ben... j'ai passablement abusé de scotch... et si je siffle un verre de plus, je ne vais plus pouvoir conduire.

— Bien, Messieurs ; je vous laisse à vos petites histoires de bons soldats. Je vais faire dodo.

— Tu nous abandonnes, Maurine ? Pour te remettre les idées en place, et à toi aussi Lilian, je vous propose d'aller piquer une tête dans ta si belle piscine.

— Tu deviens fou, Marc, tu as trop bu ! Un bain de minuit ? Avec ce que nous tenons tous les trois, c'est pure folie. Enfin, faites comme bon vous semble, je file me pieuter. Bonne fin de nuit, Lilian, et sois prudent sur la route.

Je plante là les deux énergumènes, copains comme cochons. Des retrouvailles somme toute sympathiques pour ces deux-là qui ont des choses à se raconter et je me dirige vers la chambre. Elle donne sur la piscine ; j'entends les mecs qui parlent fort, qui rigolent aussi. Il faut dire que la nuit, les sons résonnent plus que le jour. Je jette un œil dans leur direction : ils sont sagement assis sur les transats qui bordent le plan d'eau, à quelques mètres de l'endroit où, en fin d'après-midi... nous avons fait l'amour Marc et moi. Et la pensée de ce qui s'est passé me remonte vers la gorge en me serrant les tripes : visiblement, mon envie est toujours là. Et Marc qui garde son pote... Alors je me déshabille, un peu frustrée. Je peste intérieurement contre ce mari qui n'a rien vu, rien compris. Les volets ne sont pas tirés, et à aucun moment je ne pense que, dans le rectangle de lumière qu'ils peuvent apercevoir, c'est tout mon corps nu qui doit se montrer à leurs regards. L'alcool, bien mauvais conseiller, est encore moins bon pour la mémoire ou la jugeote. Les voix s'estompent dans le silence de la chambre.

Endormissement, ou seulement parce que les hommes ne parlent plus ? Je m'en fiche ; je suis bien, étendue sur un drap frais, et dans la nuit qui peu à peu prend le dessus reviennent les senteurs, et j'arrive même à distinguer les cymbalisations des cigales qui font la réputation de cette région de France. Dans mon esprit les images s'emmêlent, et je suis fiévreuse. Combien de ventres mâles de ces bestioles – plutôt ternes, du reste – se frottent-ils contre les arbres dans le but d'attirer une dame ? Et c'est bien le mien, de « bidou », qui remet

sur le devant d'une scène inconsciente mon besoin de câlins. Toujours cette amplification due à l'absorption de trop d'alcool ? Dans ma semi-torpeur, des doigts inconnus se frayent un chemin sur chaque centimètre carré de ma peau.

Le résultat de cet imaginaire débordant ne se fait pas attendre ; je fais un grand retour dans le monde réel, et ma main qui tâte la couche n'y découvre que le vide de l'absence de Marc. Mince alors ! Où est-il passé ? Pas moyen non plus de savoir avec exactitude si j'ai dormi longtemps ou pas. C'est donc le cerveau enfermé dans une bulle de gaz et à pas chancelants que je cherche mon homme. Première escale, la cuisine. Tout y est bien rangé, mais point de Marc. Mes pieds nus sur le carrelage n'arrivent pas à me rendre un peu de fraîcheur. Je suis en nage. Et sur mon front, les perles de sueur dégoulinent.

Sans doute est-il encore au bord de la piscine. S'y est-il assoupi après le départ de son ami ? Béatement, je fais ces enjambées qui me propulsent en zigzaguant vers le bassin. Bingo ! Dans la nuit étoilée, je vois sa silhouette sur la chaise longue. Mais mon but n'est pas d'aller immédiatement le rejoindre. Non ! Je suis là pour me rafraîchir, et l'eau bleu-nuit m'attire. Dans le plus simple appareil, je me détourne de l'endroit où dort cet amour de ma vie. Je m'assois sur la margelle, trempe le bout de mon ripaton dans la nappe de flotte, et je me glisse tout entière dans cet énorme bain.

C'est comme une immense caresse. Des milliers de picotements assaillent mon épiderme. Un vrai bonheur ! Et je nage seule dans la nuit. La forme sur le transat ne bronche toujours pas, contours flous de ce bonhomme que j'ai dans la peau. Alors, par jeu – par bêtise également, je me sens si bien, et mon envie est si violente – j'éclabousse avec un grand rire ce corps avachi dans une position très peu académique. Réveillée soudainement par l'eau reçue, la forme se meut lentement.

— Tu viens me rejoindre, flemmard ? Tu rêvais de moi, j'espère... Viens, viens, elle est bonne ! Il est reparti depuis longtemps, ton ami Lilian ?

Les pourtours pas très nets de la silhouette, toujours à demi-allongée sur le long siège, gesticulent, et c'est en riant que je m'éloigne de ce bord où je m'attends à ce que Marc plonge rapidement pour me rejoindre. Je ferme les yeux et me coule entre deux eaux, histoire de goûter un instant encore à la volupté de sentir l'élément liquide qui ne calme en rien mes plus bas instincts. Quelques longueurs de bassin, et j'ai vaguement conscience des éclaboussures qu'engendre le plongeon de Marc qui se jette à l'eau. Il se décide enfin à se joindre à moi ? Je lui donne quelques secondes de répit et je fonce, de toute la force de mes petits bras, vers l'endroit approximatif où il a fait son entrée dans le bouillon.

Son corps est juste entre moi et le ciel, dans la maigre clarté que dilue tout juste la masse de flotte. Je suis d'humeur chamailleuse, là. Taquine aussi, et je fais tout pour aguicher mon mâle. Je me glisse le long de son ventre, me frottant

à son corps allongé dans une position de nage ; il tente d'éviter une caresse trop directe. Je recommence quelques secondes plus tard l'opération séduction aquatique, et ma charge cette fois-ci se fait par le flanc de mon bonhomme. Nouvel écart pour se dégager d'une étreinte possible. Alors le bord est là, et je m'y agrippe dans l'attente de sa venue. Pourquoi va-t-il s'ancrer à plus de deux mètres du lieu où je suis ?

Ce ne sont plus les gouttes de sueur qui me coulent dans les yeux : elles sont remplacées par l'eau que ma tignasse a emmagasinée lors de ma nage, et je crie presque dans sa direction tout en progressant, toujours accrochée à la margelle, vers lui...

— Bon sang, Marc ! Je crève d'envie de faire l'amour. Tu ne veux pas me baiser ? Ce sont les retrouvailles avec ton pote qui te font cet effet ?

Aucune réponse de sa part. Comme je suis près de lui, je m'écarte du bord pour mieux me lover contre ce dos dont je ne distingue pas grand-chose. Ce n'est pas exactement sur son torse que mes mains folâtrant, mais plus bas sous la ligne de flottaison normalement admise. Et dans le maillot de bain, mes doigts tripotent à travers le tissu la bête qui ne sommeille plus.

— Et tu veux passer avec de pareils atouts ? Dis donc, tu n'as pas l'alcool amoureux, mon chéri...

— Ben... c'est-à-dire que...

La voix, celle qui entre dans mes tympans, j'ai du mal à l'entendre. Je reste figée de surprise, d'autant plus qu'à environ deux mètres de nous, droit comme un « I » sur le bord de la piscine, une seconde silhouette se dresse. Je réalise que je viens de faire une bourde énorme : celui dont mes pattes serrent le sexe, ce n'est pas mon Marc... je dois devenir rouge comme un coquelicot. Comment ai-je pu faire une erreur aussi monumentale ? Ma paume desserre son étau et lâche la queue qui est bien enflée... Je me coule au fond de l'eau pour oublier le monde qui m'entoure. La nuit est-elle la cause de ma bétise ? Pas certaine... La petite, peut-être ? Ma bêtise, sûrement !

Pourquoi mon esprit n'a-t-il jamais assimilé le fait que Lilian pouvait ne pas être reparti ? Et puis, quelque part, c'est à Marc que j'en veux. Oui, à lui, mon petit mari chéri, de ne pas être venu me rejoindre. Où était-il pendant que je le confondais avec son copain ? Tout va très vite dans ma caboche. Une seconde gerbe multiplie les bulles d'air autour de moi. La forme qui s'approche cette fois, c'est lui. La main qui agrippe mon poignet me force à remonter respirer à la surface. Je suis confuse, anéantie aussi. Une longue inspiration, et je bredouille deux ou trois mots que personne ne peut comprendre. Marc me serre fort contre lui alors que nous flottons comme deux bouchons à un mètre cinquante du bord. Toujours scotché à la margelle, Lilian ne bronche pas. Et je songe soudain que je suis... à poil, complètement.

— Je... je croyais que Lilian était rentré chez sa mère.

— Il n'y a pas mort d'homme, tu sais, ma chérie.

— C'est ta faute, aussi... Où étais-tu passé ? Pourquoi ne m'as-tu pas rejointe dans notre chambre ?

— Un peu bourré, et puis je n'ai surtout pas voulu te réveiller. Je me suis allongé sur le canapé, et c'est le bruit d'un plongeon dans la flotte qui m'a réveillé. Je me doutais bien que tu avais eu envie de te baquer. Alors je me suis dit que...

— Et moi, j'ai pris Lilian pour toi... un peu sous l'emprise de l'alcool. Je suis... désolée.

— Ne le sois pas : il doit être content.

— Content ? Pourquoi devrait-il l'être ?

— Ben, une jolie femme qui te tripote, c'est toujours agréable. Et puis... zut, nous sommes en vacances, et c'est fait aussi pour s'amuser. Ne sois pas vieux jeu : je ne vais pas m'offusquer ou te virer parce que tu as eu un moment d'égarement.

— ... ? Quoi ? Il ne s'est rien passé non plus, je t'assure.

— Oui, je sais. Mais j'ai bien compris ton message ; ton envie de faire l'amour et... oui, je veux bien te baiser comme tu l'as dit si joliment à mon ami Lilian.

— Mais... c'était parce que je le prenais pour toi...

— Et alors ? Peut-être qu'il serait ravi, lui, de... voir. De participer un peu, aussi...

— Attends ! Tu n'es pas sérieux, là, Marc ! Tu ne me proposes tout de même pas de baiser devant ton copain, pire de le faire avec lui ?

— Ça te dérangerait ? J'en ai toujours rêvé, et puis tu sais, c'est un fantasme très répandu de songer à voir sa femme... avec son meilleur ami.

— Bon, je crois qu'il est temps que je retourne me coucher.

— Cette fois, c'est à ton tour de passer avec un jeu pareil ? Tu as toi aussi tous les atouts pour gagner cette partie. Mais tu as seulement peur.

— Arrête... tu dis des conneries.

— Viens, viens alors. Regarde, je ne suis pas venu les mains vides.

Il me serre toujours dans ses bras et me fait avancer vers son pote. Près de celui-ci, je distingue vaguement trois verres et une bouteille qui se découpent sur le fond sombre d'un ciel où brillent quelques éclats lumineux. Mince alors ! Il dit vrai ? Et je me sens plutôt confuse de recroiser les quinquets de notre hôte. Heureusement que l'obscurité est mon alliée la plus fidèle.

— Bon, Lilian, Maurine tient à s'excuser. Elle nous a confondus dans le noir et... elle pensait s'adresser à moi.

— Il n'y a pas de mal. J'avais bien saisi cela dès le début et j'ai tout fait pour la tenir éloignée le plus possible de moi.

— Ne t'inquiète pas ! Je peux te poser une question ? Tu y répondras franchement ?

— Ben, dis toujours...

— Dis à Maurine quel est le fantasme le plus répandu chez les mecs.

— Chez... oh, je pense que beaucoup aimeraient voir leur femme avec sa meilleure amie... enfin, un plan à trois, en somme.

— Et le tien ? Tu nous le dirais là tout de suite ? Parce que je présume que ma petite femme ne te laisse pas indifférent...

— À vrai dire, il m'a fallu un certain courage pour résister tout à l'heure, je l'avoue.

Le fard monstrueux que je pique est, par chance, invisible des deux hommes et je me mets sur le dos pour sortir le plus loin possible de ceux-là qui me suivent des yeux. Heureuse finalement que la nuit devienne ma complice grâce à sa noirceur pour cacher mon anatomie à ces deux mecs qui imaginent Dieu sait quoi ! Je quitte le bain par l'échelle adéquate. Les mètres qui me séparent de mes voyeurs sont-ils suffisants pour que mon derrière reste flou à leurs yeux ? Je n'en sais rien, bien que je prie vraiment pour cela, et c'est pratiquement en courant que je m'engouffre dans la maison par la baie du salon toujours entrouverte.

La honte ! Une putain de honte qui me gagne, et avec elle une sorte de rage froide. Salauds de bonshommes ! Je passe de la chambre au lit froissé à la douche attenante. C'est bon, cette mousson tiède qui me dégouline sur le corps. Elle me donne tout loisir d'analyser une drôle de situation. Comment me suis-je fourrée dans un pareil guêpier ? C'est dingue ce que je peux faire comme conneries dès que j'ai un coup dans l'aile. Et puis, merde après tout... c'est aussi Marc le responsable : sans cette sortie avec son vieux copain, je n'aurais pas liché trop, et puis nous aurions pu faire l'amour avec un certain plaisir. Ce qui ramène la foutue envie qui me tord le ventre, au premier plan de mes préoccupations actuelles.

★

À force de me tourner et retourner sur le pieu vide du côté où normalement Marc dort, je me sens prise au piège d'un désir de plus en plus mordant, et il ne me faut guère plus que quelques minutes pour laisser errer mes pattes, d'abord sur ma poitrine, puis plus bas vers le buisson de toutes les chaleurs. Merde ! Je débute donc une branlette qui avorte sans cesse. Alors, emportée par une fièvre dévorante, je me dis que le plus simple est d'aller chercher celui qui peut mettre un terme à mes tourments. Comme je n'entends plus aucun bruit dans la maison, c'est seulement couverte d'un déshabillé ultra transparent que je déambule vers le salon où je pense que mon homme a de nouveau élu domicile.

Je ne sais pas trop si je suis sur la bonne voie. Enfin... je devine plus que je ne la visualise, la forme allongée sur le canapé. Dans le noir quasi total, j'appelle doucement, d'un filet de voix, le dormeur :

— Marc... Marc... viens au lit !

Aucune réponse, sauf un ronflement régulier, presque lourd. Bon, mon petit mari a donc réussi à s'enivrer et me voici le bec dans l'eau. Seule avec mon désir qui me tortille les entrailles. Tant pis ! Il me faut faire le chemin inverse et retourner me coucher, dépitée et en colère. Comment est-ce possible de se pinter la ruche alors que nous sommes le premier soir de nos vacances ? Ce n'est pas de cette façon que j'envisageais ce moment. Et foutue baraque où je ne sais plus trop où je suis, et où je vais non plus. Bon, je pousse la porte et m'assois sur le pieu. Je retire lentement le voile léger que je balance de rage sur le sol. Quel idiot ! Et je m'étends sur le lit, me recroqueville en chien de fusil, museau tourné vers le mur où le rectangle de la baie me renvoie les quelques étoiles qui parsèment le firmament.

Un léger raclement m'avertit soudain : Marc s'est tout de même réveillé et il arrive. Ma rancune s'efface aussi vite qu'elle est montée en moi, mais je ne veux pas lui donner la satisfaction de lui faire voir que je l'espère. Et sûrement pas pour roupiller ! Le poids du corps qui s'installe à mes côtés et la main qui s'appesantit sur ma hanche, un vrai sursaut, un coup de fouet qui fait grimper mon palpitant dans les tours.

Il a les pattes fraîches et sa caresse est maladroite, mais elle vaut bien que je ne bouge plus. Il n'y a pas de petites ou grandes occasions d'être câlinée : tout me convient, du moment que c'est fait avec douceur, tendresse ; avec amour en quelque sorte. Et les doigts s'égareront déjà dans le sillon qui partage mes fesses : il n'a donc pas l'intention de prolonger des préliminaires inutiles. Parfait ! Au moins aurai-je un orgasme rapidement alors que je suis depuis quelques secondes en liquéfaction, côté sexe. Ça déborde d'une lave d'envie. Il ne s'y trompe pas, et je le trouve bien dégrisé pour être aussi précis. Seules nos respirations trouent le silence de la maisonnée.

Je me laisse bercer par les attouchements et suis contente de sentir qu'il se frotte contre mon derrière, surtout que ce que je sens contre mon cul est... de bon augure. J'écarte plus encore mes deux cannes sans pour cela changer de position. Toujours sur le flanc, nez planté dans l'oreiller, il me suffit de lever simplement le pied qui se tient au-dessus. La main de Marc soutient finalement ma cuisse pour garder la fourche entrouverte, et il insiste en guidant sa pine le long de ma chatte ainsi offerte. Il cherche l'entrée du Saint des Saints, et lorsqu'il la découvre, d'une petite bourrade il investit les lieux.

D'abord, je suis totalement électrisée, puis je cherche un second souffle. Lui s'est enfoncé jusqu'à la garde dans la gaine satinée dont la queue écarte les chairs, et il demeure ainsi bloqué en butée tout au fond. Je cherche de l'air,

respiration coupée, suffoquée par cette pénétration sans fioriture. Et c'est ensemble que nous gloussons d'aise.

— Hum... depuis le temps que je te désire. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt, Marc ?

— Mmm !

— Ben quoi ? Tu es encore trop bourré pour parler ? Oh ! Et puis zut, baise-moi. Oui, vas-y, baise-moi fort. J'en crève d'envie. Tu sais... j'ai pris ton pote pour toi dans la piscine... et lorsque nous avons dansé ensemble plus tôt dans la soirée... il bandait. J'ai bien senti sa... Oui, ton ami m'a émoustillée, et je crois que... Oh ! Vas-y ! Plus fort, oui ! Lime-moi profondément... vas... vas-y !

Il ne se fait pas prier alors que mes paupières se ferment sous la tension qui monte dans tout mon corps. Je rejette ma caboche en arrière car je veux absolument goûter aux lèvres de mon baiseur. Ma main vient se poser sur sa joue, et d'un coup je suis tétanisée ! Affolée aussi à l'idée qui me traverse d'un coup l'esprit, mais je suis empalée sur le gourdin qui me tараude en cadence, de plus en plus vite. Et les claquements du ventre contre mon cul résonnent désormais dans la chambre. Le sang s'est retiré de mon visage. Je sais. J'ai compris, et me culpabilise. Pourtant, je ne rue pas dans les brancards, je veux aller au bout de ce qui se passe.

Je ne cherche plus à embrasser celui qui me laboure le ventre. Par contre, les mains qui viennent en conques sur mes seins, je ne les rejette pas, pas plus que je ne lui demande de stopper notre duo. Bizarre, cette réaction qui me donne mauvaise conscience et d'un autre côté me fait me vautrer dans la baise en cours. Parce que je reconnais volontiers que... c'est trop bon, trop bien. Mon sexe ne s'y trompe pas, lui, et les signaux d'un orgasme proche mettent déjà en alerte tous mes nerfs. Je griffe, creuse des sillons de mes ongles dans tout ce que je peux accrocher de peau de celui que je reconnais comme Lilian.

Plus de remords, et encore moins de regrets. S'il est là, c'est que ça devait arriver, et je ne vais pas non plus me taper la tête contre les murs. J'arrive même à m'en remettre, et ma conscience me dicte qu'après tout c'est peut-être ce que Marc souhaitait depuis un moment. Je me dis qu'il a peut-être aussi provoqué ces événements successifs pour en arriver à ce genre de plan. À moins que son ami ne soit un profiteur ? J'ai du mal à concevoir qu'il ait préparé un plan aussi machiavélique pour se retrouver seul avec moi. En tous cas je ne lui fais aucun reproche, et j'avoue que je force un peu mes gémissements pour qu'il insiste bien.

Combien de temps dure notre combat sexuel ? Quand a-t-il compris que je sais ? Et il me le prouve en me glissant dans le creux de l'oreille :

— Tu sais, Marc m'a demandé de venir te rejoindre !

— ... Quand ?

— Après le coup de la piscine. Tu ne nous en veux pas ?

— Termine donc ce que tu as si bien débuté ; nous réglerons nos comptes ensuite.

— Oh ! Tu es fâchée...

— Non, mais il aurait pu m'avertir.

— Oui ? Tu n'aurais sans doute pas voulu que je...

— C'est fait. Il est trop tard pour revenir là-dessus. Mais il est vraiment bourré ?

— Non : il doit sans doute nous écouter dans son coin, par là. Il est peut-être aussi dans la chambre.

— Quoi ? Tu es là, Marc ? Montre-toi !

Un craquement du plancher, et je devine la masse sombre qui avance dans notre direction. La main qui vient caresser mon front... oui ! Il est là. Et il s'assoit sur le bord du lit alors que son ami continue ses va-et-vient langoureux. Je sens la louche de Marc qui cherche la mienne, et elle serre mes doigts alors que l'autre redouble d'ardeur. Puis c'est de la folie. Je pressens que mon mari vient de se mettre à genoux sur le bord de la couche. Ce sont dans un premier temps les effluves de sa bite qui me chatouillent les narines puis elle vient se coller contre mon visage. Il veut une pipe, je le jurerais... Mince ! Sous les coups de boutoir du gaillard qui me baise, j'entrouvre la bouche, et il a ce qu'il désire. D'une part je suis trombinée par son ami devant lui, même si nous sommes dans le noir, et je lui suce le jonc.

Je suis hystérique, j'ai chaud, j'ai envie, et ça me rend complètement dingue, cette situation ubuesque. Ce n'est plus un duo qui se meut sur la couche, mais bien un vrai trio dont je suis l'unique participante. Je ne trouve rien à redire, recevant tour à tour le sexe de l'un ou de l'autre. Prise sans crise par Marc aussi bien que par Lilian, je refuse cependant qu'un participant à notre fête des sens s'en prenne à mon œillet. C'est cependant la cible privilégiée de Marc.

À quatre pattes devant lui, je sens sa langue jouer avec mon orifice anal pendant que son pote, couché sous moi, me présente son vit à la becquée. Je suce donc ce Lilian qui, de son côté, me lèche la chatte tandis que mon mari, lui, s'occupe avec un certain enthousiasme de mon trou de balle. Je garde dans les oreilles les bruits de succion, les souffles mâles qui se mêlent aux miens. C'est vrai que c'est divin d'être l'objet de toutes les convoitises de deux mecs en rut, et je suis en transe permanente. Pour jouir, c'est bien de tout mon saoul que je le fais, et eux ne sont pas en reste : mon corps est aspergé à plusieurs reprises de leur sperme, et j'en avale aussi une ou deux gouttes en suçant l'un ou l'autre.

Lilian me fait sentir sans un mot qu'il me veut allongée sur lui. C'est donc dans cette position que je m'empale sur la queue raide pour un assaut qui me fait grimper aux rideaux. Et c'est le moment que choisit mon petit mari pour réaliser son fantasme. Lorsque je sens sur mon anus la pression du gland qui

s'y présente, je suis totalement dans un univers parallèle engendré par la possession plus académique de notre hôte. Je n'ai guère le choix de râler : à peine posé sur le cercle brun, que l'endroit humidifié d'abondance par Marc subit une longue intromission. Et c'est bien plus supportable que je ne l'aurais cru. Du reste, le ventre familier de mon homme se plaque sur mes fesses et demeure immobile.

L'incroyable sensation d'être élargie, et puis une autre plus singulière d'imaginer les deux bites qui naviguent à quelques millimètres l'une de l'autre me font partir dans un monde de couleurs variées. Je me pâme, et mes gémissements couvrent tous les autres sons ambiants. J'adore cette partie de jambes en l'air ; quant à mes deux étalons, ils ne s'en plaignent pas. Les positions sont toutes interchangeables, et ils reviennent inlassablement à l'assaut de ce ventre dont je leur laisse le libre accès. Baise en libre-service ; open bidon, en quelque sorte. Et aussi incroyable que ça puisse paraître, moi qui ai toujours refusé d'avaler la semence de mon mâle, je réclame à grands cris qu'ils se libèrent tous les deux dans ma bouche.

Il est certain qu'après tous ces excès et plusieurs vidanges successives, la quantité offerte n'est pas très importante. Malgré tout, pour la première fois de ma vie j'y découvre un plaisir salé-sucré et peux, du coup, avoir un point de comparaison. Il faut avouer que je n'y vois guère de différence, ni dans le goût, ni dans la texture. Mais eux semblent satisfaits de leur apprentie salope. Et les lueurs d'une aube naissante nous rappellent qu'il est temps de dormir un peu. Il m'est bien égal que, cette fois, les deux hommes dorment alors que je suis entre leurs deux corps.

Finalement, ce début de séjour loin de tout est un vrai plaisir !

— POLICIER —

— HISTORIQUE —

*Quatre univers,
une même passion...*

— L'ÉCRITURE —

— ÉROTIQUE —

— FANTASTIQUE —

*Des histoires
qui font frissonner,
réver, vibrer...*

